

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 36 (2006)
Heft: 9

Artikel: Pierre Ardit : "Vivre, le plus violemment possible!"
Autor: Probst, Jean-Robert / Ardit, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826271>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pierre Arditi

« Vivre, le plus violemment possible ! »

Qu'il apparaisse au cinéma dans les films d'Alain Resnais, à la télévision dans le feuilleton *Sauveur Giordano* ou qu'il prête sa voix aux lions du Masaï Mara, Pierre Arditi envoûte la gent féminine par son charme naturel. Nous avons voulu vous présenter l'homme qui se cachait derrière ce regard de séducteur.

Sur les planches du Théâtre du Jorat, Pierre Arditi donnait ce soir-là la réplique à Evelyn Bouix, sa compagne à la scène comme à la ville. Dans la pièce *Lune de Miel*, écrite par Noel Coward, il se montrait très à l'aise dans un rôle taillé à sa mesure. Le fait même d'apparaître en scène soulevait un tonnerre d'applaudissements, juste récompense pour un acteur qui voue sa vie au théâtre. Sans pratiquement aucun jour de relâche. Car ce boulimique de travail multiplie les prestations. On le voit partout : à la télévision, au théâtre et au cinéma.

« NOTRE SOCIÉTÉ SOUFFRE EN CE MOMENT D'UN MANQUE DE DÉSIRS. »

César du meilleur acteur en 1994 pour sa prestation dans *Smoking – No Smoking*, il excelle dans plusieurs registres. Longtemps cantonné dans des rôles sévères, il se découvre, avec le temps des premiers cheveux gris, un personnage de clown blanc et de pince-sans-rire qui lui sied à merveille.

J'ai eu la chance de le côtoyer durant plus d'une heure. Et je puis confirmer ce que vous pressentiez depuis toujours, Mesdames : il est aussi sympathique dans la vie de tous les jours qu'à l'écran. Chaleureux, aimable, drôle, affable, enthousiaste et passionné, il paraît apprécier chaque in-

stant de la vie. Mais laissons-le s'exprimer...

Pierre Arditi me fixe droit dans les yeux, un sourire au coin des lèvres :

– Que voulez-vous que je vous raconte ?

– A peu près tout... Par exemple, en compulsant votre biographie, j'ai été étonné de constater que vous n'avez pas écrit de livre. Est-ce un oubli ?

– Non. Souvent les acteurs écrivent des livres ou les font écrire. Je trouve que cela a rarement beaucoup d'intérêt, à part des ouvrages de théorie sur le

métier, comme ceux de Juvet ou Stanislavski. Cela dit, j'écris aussi. J'ai plusieurs projets qu'un certain nombre d'éditeurs

attendent. Mais pour l'heure je privilégie ma carrière d'acteur.

– Avez-vous été tenté d'écrire des pièces ou des scénarios ?

– Non, ce n'est pas mon métier.

– Rien ne vous prédisposait à faire du théâtre après vos études classiques. Qu'aviez-vous envie d'entreprendre dans la vie ?

– A l'adolescence, j'étais très introverti, je ne me faisais pas confiance. Secrètement, je rêvais sans doute d'épouser une carrière artis-

tique. Peintre comme mon père, ou musicien, mais je n'avais aucun talent. Je ne m'accordais pas le droit d'entrer dans la famille des artistes. J'étais très complexé par rapport à ma sœur Catherine qui, elle, a commencé sa carrière d'actrice deux ans avant moi.

– Vous viviez pourtant dans un milieu artistique ?

– Oui, j'ai été très vite confronté à cette famille de la scène. Le cousin de mon père s'appelait Jacques Canetti. J'allais dans son cabaret des Trois Baudets, où j'ai vu débiter Brel, Béart, Devos et Serge Gainsbourg. Cela a nourri mon imaginaire, mais en même temps je ne m'accordais pas le crédit d'entrer dans ce milieu-là. J'ai pris le contre-pied. Je suis allé travailler dans une compagnie d'assurances. Au bout d'un moment, je me suis aperçu que je m'y ennuyais et que ce n'était pas mon monde.

– Quand et comment avez-vous découvert le théâtre ?

– Un jour, ma sœur m'a entraîné dans un cours d'art dramatique et je me suis dit : voilà, ma vie c'est ça !

– Qu'est-ce qui vous plaisait dans ce métier ?

– Comme le disait Juvet, on a envie de devenir acteur parce qu'on a besoin d'être regardé par les autres. Ensuite – ce qui est tout à fait légitime – vient petit à petit le goût de jouer, d'affronter un personnage, un texte, un auteur. Il y a d'abord un besoin narcissique d'être regardé par les autres et en particulier par les femmes.

– Avez-vous connu des débuts difficiles, comme la plupart des acteurs ?

– C'est un métier essentiellement précaire et il doit le rester. La sécurité est un frein à



Pour Pierre Arditi, le théâtre est plus qu'un métier, une véritable passion.

Philippe Dutoit

la créativité. Cela dit, je n'ai pas connu des débuts très difficiles. J'ai eu de la chance. J'avais une curiosité générale et une humilité. Je considérais que j'avais tout à apprendre et que tout était intéressant. J'ai fait le choix de travailler en province, dans la décentralisation, et bien m'en a pris ! J'ai appris mon métier avec Marcel Maréchal à Lyon. Et aussi en regardant les autres.

– Comment s'est passée votre rencontre avec le cinéma ?

– J'ai commencé à faire du cinéma bien plus tard que la majorité de mes camarades. Quand j'étais jeune, mon physique n'était pas abouti, il était en cours de fabrication. J'étais étrange, très maigre. Je ressemblais à une espèce d'oiseau, une image qui ne collait pas au cinéma. J'ai débuté au cinéma à 35 ans.

– La rencontre avec le réalisateur Alain Resnais a-t-elle été déterminante ?

– J'avais rencontré d'autres gens avant lui. J'ai tourné avec Roberto Rossellini en Italie dans *La Vie de Blaise Pascal*. Yannick Bellon m'avait mis le pied à l'étrier dans le film *L'Amour violé*. La rencontre avec Alain Res-

nais est forte parce que je suis devenu son acteur-fétiche.

– Comment s'est passée cette espèce d'osmose avec ce réalisateur ?

– Les rencontres s'expliquent peu. Il était venu me voir au théâtre alors que je jouais une pièce de Vaclav Havel. Il m'a proposé de tourner dans *Mon Oncle d'Amérique*. C'est le metteur en scène que je préférais. J'avais déjà une immense admiration pour lui et je pense lui avoir apporté un certain nombre de choses. Nous nous complétons. Il est extraordinairement créatif et inventif et moi je suis un acteur très extraverti. Le mélange de ces deux caractères a fait que cela fonctionne.

– Durant les vingt-cinq dernières années, vous avez tourné soixante-cinq films, plus de quarante téléfilms et créé une vingtaine de pièces de théâtre. Cela représente un travail considérable. D'où tirez-vous une telle énergie ?

– Un acteur qui ne travaille pas est un acteur mort. Jouer c'est vivre. C'est comme si on me demandait : mais quand allez-vous arrêter de vivre ? Je répondrais : quand je

serai mort ! Il n'y a pas d'économies à faire, la vie ce n'est pas comme la caisse d'épargne. On ne vous sert pas d'intérêts une fois qu'elle s'arrête. Ma force est limitée dans le temps, ma capacité de créer aussi. Je n'ai pas l'intention d'attendre que cela s'amoindrisse. J'ai été élevé dans l'ombre de mes grands aînés, que cela soit Louis Jouvet, Pierre Brasseur, Gérard Philipe. Ce sont des gens qui tournaient dans la journée, jouaient le soir et tout le monde trouvait ça normal. Aujourd'hui les gens mélangent tout. Ils finiront par prendre un spot publicitaire pour une tragédie de Racine si on les laisse faire. Le but de ce métier, c'est d'aller se coller au public avec un texte, avec des auteurs et d'aller embrasser le monde.

– Vous reste-t-il du temps pour vivre ?

– Mais la vie c'est ce métier. Il n'y a pas de miracle. Si le fait d'entrer en scène ou de se trouver devant une caméra n'est pas l'essence même de votre existence, il faut faire autre chose. On ne peut pas avoir une vie de petit-bourgeois avec un métier comme ça. Et quand on est un petit-bourgeois en scène, eh bien, il ne vous arrive rien. Je sais pour-



Sur scène avec sa compagne Evelyne Bouix, dans *Lune de miel*.

qu'on les gens applaudissent dès que j'entre en scène. C'est parce qu'ils m'aiment, parce qu'ils aiment ce que je suis, parce qu'ils aiment ce que je fais et parce qu'ils aiment ce que je leur donne. Il y a un respect mutuel. Quand je rentre en scène, je rentre en vie. Je donne tout ce que je peux de moi. A quoi servirait la vie sans passion, sans désir, sans

« LE SEUL VRAI VOYAGE, C'EST CELUI QUE L'ON FAIT DANS SON ESPRIT ! »

la volonté de tout dévorer, de s'en foutre jusque-là, jusqu'au moment où la mort nous tordra le cou. Pour le moment, c'est moi qui tords le cou à la mort. Je suis plus fort qu'elle. Je sais très bien qu'elle va m'avoir, mais je vais résister très violemment. Il faut avoir des désirs. Et notre société en ce moment souffre d'un manque de désirs. Les gens râlent beaucoup, mais ils ne savent plus très bien pourquoi.

– Qu'est-ce qui vous motive ?

– Quand j'entre en scène, les gens me font savoir qu'ils sont heureux de me voir et ça fait oublier toutes les fatigues du monde.

– A la scène et à l'écran, vous présentez tour à tour un personnage très angossé et un autre, très clownesque. Dans la vie, avez-vous également ces deux facettes ?

– Bien sûr. Je suis cela et bien d'autres choses encore. J'ai la chance d'avoir une palette large. Je peux jouer Feydeau et Beckett, Brecht ou Yasmina Reza. C'est une chance et aussi le fruit d'un travail de quarante ans où j'ai appris à ouvrir les portes d'un certain nombre de facettes que je peux contenir à l'intérieur de moi-même. Et à les décliner pas trop mal – je crois – quand je suis en forme. Je ne veux pas avoir une vie de vieux couple avec moi-même. Je ne veux pas être un acteur

qui ne jouerait qu'une seule note. Je m'y ennuierais. Comme disait André Malraux :

« Pourquoi prendre la vie au sérieux, puisque c'est une aventure dont on ne sort pas vivant ! » Je peux évoluer dans les marécages noirs et en même temps, pour me laver et pour me reposer, aller dans des zones où l'on peut faire le pitre. Tout en sachant que dix minutes plus tard, cela peut se gâter à nouveau. Peu importe : le plaisir c'est d'être insaisissable.

– On vous retrouve au commentaire des *Chroniques de l'Afrique sauvage*. Avez-vous l'esprit

voyageur ? Partez-vous en Afrique pour vous isoler ?

– Je suis allé une fois dans le Masai Mara, au Kenya. Mais je ne voyage pas énormément. Je ne suis pas un hystérique des longs voyages. Pour moi, le voyage se passe dans la tête. Le premier et le seul vrai voyage, c'est celui qu'on fait dans son esprit, avec cette faculté d'imaginer des ailleurs qui sont quelquefois à portée de main. Je voyage aussi dans mon métier, parce que je suis un acteur généraliste, je ne suis pas un spécialiste. J'ai besoin de voyager à l'intérieur de moi-même. Il y a deux catégories d'acteurs. Les gens qui font ce métier pour se fuir et échapper à une réalité qu'ils n'aiment pas et les acteurs qui font ce métier pour se trouver. J'appartiens à la seconde catégorie.

– Votre métier vous a-t-il laissé la place pour une vie de famille ?

– C'est quoi une vie de famille ? Est-ce que cela consiste à rentrer à heure fixe à la maison, à dire bonjour à bobonne, et au bout d'un certain nombre d'années à la regarder comme une lampe ? Lorsque j'étais enfant j'ai eu la plus belle vie de famille qui se puisse imaginer. Avec un père qui était peu là, mais qui nous a toujours éblouis par son esprit, par une manière de nous faire regarder le monde qui nous fascinait, qui nous amusait, qui nous intriguait. Je m'enorgueillissais d'avoir tenté de faire la même chose dans ma propre vie avec mon fils, qui a 37 ans et qui est artiste peintre, et avec ma compagne, avec laquelle je vis depuis 20 ans. La famille est un lieu où il y a des rites – éventuellement – mais pas d'habitudes. Où il y a une ouverture d'esprit la plus large

MES PRÉFÉRENCES

| | |
|---------------------|------------------------------------|
| Une couleur | Le noir |
| Une fleur | Une vieille rose du jardin |
| Une odeur | L'ambre |
| Une recette | Le poulet rôti |
| Une musique | Tout Mozart |
| Un écrivain | Stendhal |
| Un film | <i>Citizen Kane</i> d'Orson Welles |
| Une qualité humaine | Le courage d'être soi |
| Une personnalité | Pierre Mendès France |
| Un animal | Une chienne labrador |
| Un pays | La Belgique |
| Une gourmandise | Le chocolat |

possible, une volonté de faire un pied de nez à toutes les conventions et ne conserver de cette fameuse vie de famille que le suc qui est jouissif. Le reste, on le laisse de côté. C'est moins ordonné que si j'étais informaticien et que je rentrais à la maison tous les soirs à la même heure. Mais ce n'est pas ce que demandent les enfants. Ils demandent que le père et la mère leur ouvrent les portes du monde. Et pour ça, il n'y a pas d'horaire.

– **Vous venez de jouer *Lune de Miel* avec Evelyne Bouix. Est-il difficile de partager sa vie et la scène avec la même femme ?**

– Avec Evelyne, on a la chance d'avoir, après vingt ans, des choses à se raconter. On se donne des rendez-vous, on se regarde comme des gens qui viennent de se découvrir. Sur scène, on s'amuse. On a joué ensemble trois fois en vingt ans, vous voyez que ce n'est pas beaucoup. A l'intérieur de la pièce, qui est une comédie, on peut glisser une partie de nos tics et de nos expériences personnelles que les gens ne connaissent pas. C'est un prolongement de la vie qu'on a choisie, puisqu'on est tous les deux des acteurs. On prolonge notre rapport de couple sur scène.

– **Avez-vous des petits-enfants ?**

– Hélas non, malheureusement. Ni du côté de mon fils, ni du côté de la fille d'Evelyne, qui a 22 ans. Mais voilà, c'est la vie qui décide.

– **Qu'évoque le mot retraite pour vous ?**

– La retraite ? La mort, simplement. La retraite d'un acteur c'est la mort. Comme vous pouvez le constater, les acteurs jouent jusqu'à leur dernier souffle. Je n'ai connu qu'un acteur qui a pris une retraite. C'était Fernand Ledoux. Il s'est arrêté à plus de 80 ans. Il a fini sa vie en cultivant ses roses. Regardez Michel Bouquet, Michel Piccoli, Pierre Mondy. Ils ont tous passé 80 ans et n'envisagent pas la retraite. Un acteur qui s'arrête, cela n'existe pas. Il n'y a pas d'absentéisme dans ce métier-là.

– **Vous avez reçu un certain nombre de récompenses au cours de votre carrière : un Molière, des César, un Sept d'Or et la Légion d'honneur. Qu'est-ce que cela représente pour vous ?**

– C'est une reconnaissance de mes pairs et de gens que j'admire. C'est agréable de savoir qu'à un moment donné ils ont reconnu mon travail. Ce n'est pas plus que cela, mais c'est beaucoup. Je ne boude pas mon

plaisir. J'ai été très heureux, très honoré. Je ne cours pas derrière, mais je ne fais pas la fine bouche.

– **Après 42 ans de carrière, qu'est-ce qui vous reste à faire ?**

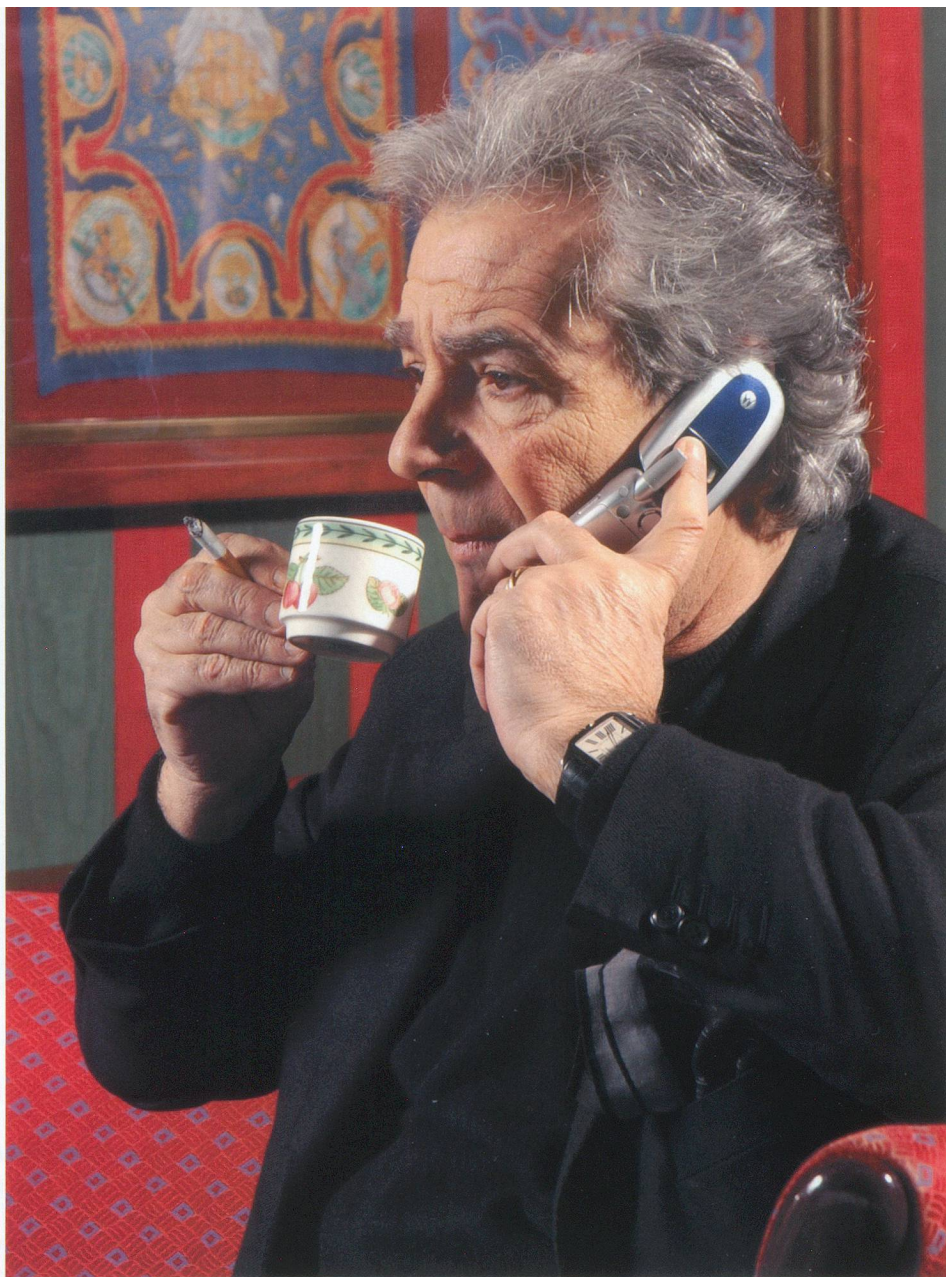
– Tout ce que je n'ai pas fait. Je laisse à la vie le soin de me montrer ce qui me reste à faire. Il me reste à jouer d'autres choses, connaître d'autres sensations, d'autres émotions. Il me reste à tordre le cou à ce bouquin que je trimalle avec moi depuis une dizaine d'années. Comme quand je joue, je me prépare à une aventure que je ne connais pas. Je n'ai pas de plan d'existence, sinon de vivre le plus violemment possible.

Et ce petit bruit de moi-même s'éteindra et laissera la place à un autre qui poussera le même petit bruit qui finira par se diluer dans les brumes du temps.

A l'infini des infinis.

Nous serons passés...

**Propos recueillis par
Jean-Robert Probst**



Philippe Dutoit

RENDEZ-VOUS AVEC PIERRE ARDITI

En septembre, l'acteur jouera au Théâtre Montparnasse à Paris la pièce de Gérald Sibléras *La Danse de l'Albatros*, une comédie douce-amère sur trois sexagénaires préparés à l'idée qu'ils vont mourir mais pas à l'idée qu'ils vont vieillir. En octobre, il sera à l'affiche du film de Pascal Thomas *Le Grand Appartement*, une comédie un peu folle avec Laetitia Casta et Mathieu Amalric. En novembre, vous le retrouverez dans le film d'Alain Resnais *Petites Peurs partagées*, une comédie entre deux tons, avec Sabine Azéma, André Dussollier, Lambert Wilson et Isabelle Carré. En janvier, il reprendra une pièce de Sacha Guitry, à l'occasion du 50^e anniversaire de la mort de celui-ci : *Mon Père avait raison*.